

chiaramente dall'arco omonimo. Se questa è la tesi di C. Blonce, *Liberator Urbis et Fundator Quietis : Constantin nouveau Trajan et nouvel Hadrien ?*, J.-M. Doyen, *SPQR OPTIMO PRINCIPI : Trajan et Hadrien comme modèles iconographiques de Gallien (260-268 ap. J.-C.)*, racconta in maniera dettagliata come le fonti epigrafiche e letterarie mostrino quanto l'imperatore Galliano, nella sua rinascenza artistico-culturale, s'ispiri ai due illustri modelli: Traiano per la comunicazione numismatica (*in primis* testuale), Adriano per quella iconografica. Infine, i *manes* di Madame Cleenewerck de Crayencour sono esplicitamente evocati nel piacevole contributo dello scrittore A. Terneuil, « *L'art magique capable d'évoquer un visage perdu* ». *Mémoire des portraits de Trajan et d'Hadrien rêvés par Marguerite Yourcenar*. Attraverso lettere, commenti dell'autrice è possibile ricostruire la natura stessa dell'azione creatrice del romanzo *Mémoires d'Hadrien*, ove la ritrattistica antica costituisce l'humus, l'ispirazione letteraria.

Marco CAVALIERI

Anthony GIAMBRONE (Ed.), *Rethinking the Jewish War. Archaeology, Society, Traditions*. Leuven, Peeters, 2021. 1 vol., vi-350 p. (ÉTUDES BIBLIQUES, 84). Prix : 85 €. ISBN 978-90-429-4301-8.

À l'occasion de la parution de la somme de Steve Mason, *A History of the Jewish War, A.D. 66-74*, Cambridge, 2016, l'École Biblique et Archéologique de Jérusalem a eu l'idée de réunir quelques savants non pour prendre position face aux thèses, souvent novatrices et parfois contestées, de l'auteur, mais pour alimenter le débat en apportant soit des éléments nouveaux, soit des analyses révisées de certains aspects. Cela donne un volume quelque peu décousu, malgré l'effort d'Anthony Giambrone pour nouer ensemble les fils dans une longue introduction (p. 1-31), mais dont chaque communication apporte un point de vue intéressant et original. Puisque cette révolte d'une partie des Judéens (on désigne ainsi l'ensemble des habitants de la Judée romaine, à cette époque district de la province de Syrie) contre Rome plus d'un siècle après le siège de Jérusalem par Pompée – que l'on peut considérer comme la date d'entrée de la province sous l'autorité de Rome – porte traditionnellement le nom de « guerre juive », il n'était pas inutile de poser la question : est-ce une vraie guerre, une grande guerre, ou seulement une petite guerre, une guérilla ? Yann Le Bohec (p. 35-60) répond sans hésiter et avec d'excellents arguments : il s'agit bien d'une vraie guerre, mobilisant autant d'effectifs que la prise de la Bretagne sous Claude ou de la tentative d'Auguste contre la Germanie. Certes, elle ne peut se conclure avec l'octroi du titre de *Iudaicus* au vainqueur puisqu'il s'agit d'une rébellion provinciale, mais l'ampleur des effectifs suffit à justifier sa conclusion. Avec deux caractéristiques que souligne Le Bohec : d'une part, cette « grande guerre » fait la part belle à la poliorcétique alors que toute bataille rangée en est exclue (il y a en revanche une foule d'actes relevant de la « petite guerre »), d'autre part elle se double d'une guerre civile entre Judéens, entre ceux qui refusent de rompre avec Rome et les autres, et, entre diverses factions chez ces derniers. C'est ce que confirme Émile Puech (p. 63-71) en publiant des graffitis en hébreu où un assiégé se lamente sur les destructions opérées par une faction. Par ailleurs, Dominique-Marie Cabaret (p. 72-80) propose un nouveau tracé du deuxième mur au Nord-Est, plus conforme à la fois aux descriptions de Josèphe, et aux découvertes archéologiques dans

le secteur de l'arc de l'Ecce Homo qui serait en réalité la porte orientale. De leur côté, Haim Goldfus et Benny Arubas (p. 81-90) profitent de l'occasion pour rappeler les conclusions imposées par leurs travaux à Masada : jamais la rampe de Flavius Silva ne fut opérationnelle, ce qui invalide l'essentiel du récit de Josèphe pour la fin du siège. S'agissant toujours de la guerre, Giovanni Brizzi (p. 138-154) se livre à une nouvelle analyse serrée du discours que Josèphe prête à Agrippa au printemps 66 pour dissuader les partisans de la révolte. Rompant avec les conclusions d'Emilio Gabba qui fait souvent autorité (« L'impero romano nel discorso di Agrippa II (Joseph, B.I. II, 345-401) », *Rivista Storica dell'Antichità* 6-7 [1976/7], p. 189-194), Brizzi souligne que s'affrontent deux visions de la guerre dont Josèphe a pleinement conscience. Aux contraintes du *ius belli* des Romains face à des révoltés qui ont rompu la *fides*, les révoltés n'opposent pas tant une recherche légitime de la liberté et un rejet des exactions des Romains qu'une guerre sainte qui justifie certaines violations des règles les plus sacrées. Le vocabulaire de Josèphe qui ne cesse de présenter les révoltés comme des « bandits » est démenti par le comportement qu'il leur prête, mais le terme lui permet en quelque sorte de ne pas s'inscrire en faux contre la vision des Romains, auxquels il s'est rallié. Enfin, conséquence de la guerre, le triomphe se solde aussi par l'érection d'arcs de triomphe dont Marialetizia Buonfiglio (p. 91-119) présente non celui du forum, bien connu, mais celui du *Circus Maximus*, dressé en 81 à l'extrémité de l'hémicycle, détruit mais reconstitué avec soin par la Surintendance Capitoline de Rome. Werner Eck revient (p. 123-137) en détail sur le statut de la Judée *ante bellum*, tenant avec raison pour acquis qu'elle constitue un district dépendant de la province de Syrie, de la même manière que l'Asturie dépend de la Tarragonaise ; mais il note qu'aucune confiance ne doit être accordée au vocabulaire de Josèphe qui emploie *ἐπιτροπος*, soit *procurator*, là où le terme est à l'évidence inapproprié. Dans un autre registre, il estime que Josèphe charge de manière excessive les chevaliers en charge de la Judée de manière à exonérer les membres de puissantes familles sénatoriales qui gouvernèrent la province de Syrie à la même époque. Parmi les thèses de Mason sur les causes de la guerre figure l'idée que Judéens et Romains n'avaient aucune envie d'en découdre, les premiers ayant conscience du traitement privilégié que leur ont consenti les seconds ; ce ne serait qu'un enchaînement malheureux de conflits ethniques régionaux qui auraient, à la longue, déclenché le conflit. Deux communications apportent, me semble-t-il, plus que des nuances. D'une part, Mireille Hadas-Lebel (p. 155-163) montre que la haine des Romains existe dans une partie de la population depuis Pompée au moins et que le slogan « Pas d'autre maître que Dieu ! » qui est au cœur de la « quatrième philosophie » décrite par Josèphe apparaît comme un cri de guerre contre l'occupant, lui donnant une indéniable dimension religieuse. D'autre part, Nadav Sharon (p. 164-183) s'inscrit en faux contre ceux qui estiment que les Judéens sont passés par étape de l'amitié à la haine des Romains entre le temps de Pompée et la destruction du Temple (et ses lendemains). Les textes répartis sur l'ensemble de la période – des *Psaumes de Salomon* aux apocalypses de *IV Esdras* et *II Baruch* en passant par Philon et Josèphe – placent tous, sans exception, Rome dans le schéma de succession des Empires élaboré par Daniel au temps des Maccabées ou, s'ils ne suivent pas cette tradition et s'interrogent néanmoins sur l'avenir de Rome, prédisent tous comme une certitude sa chute avant le règne éternel du Peuple élu. Certes, on peut difficilement apprécier l'audience de ces visions d'avenir, mais on ne peut douter qu'elles sont répandues au moins dans

certains cercles religieux et qu'elles nourrissent la haine de Rome autant que l'espérance en la victoire. Quant à la dimension religieuse de la *Guerre Judéenne*, comme on devrait la nommer souligne Joseph Sievers (p. 182-196), elle ressort du vocabulaire même de Josèphe. Certes, analyse Sievers dans une introduction méthodologique, il n'est pas facile de définir ce qu'est un « vocabulaire religieux », mais il montre que l'ouvrage, contrairement à ce qu'on prétend parfois, ne pourrait pas avoir été écrit par une autre plume que celle de Josèphe. Certes, Josèphe interprète ou invente des signes qui servent d'abord à l'innocenter de toute trahison – ce que personne n'est obligé de croire –, mais il insiste volontiers sur sa piété et, surtout, montre que Dieu lui-même a donné l'exemple en désertant le Temple face à l'impiété des révoltés. Reste la mémoire de la guerre et de la disparition du Temple. Meir Ben-Shahar (p. 199-235) analyse le double récit transmis par *Avot de-Rabbi Nathan* dans sa rédaction finale du VII<sup>e</sup> siècle, en recherchant non seulement leur source commune du III<sup>e</sup> s. mais les matériaux primaires qui ont alimenté cette source. Et il montre, en donnant de façon très utile textes et traductions en parallèle des deux versions A et B, combien les rédactions finales, en dépit de leurs divergences, s'accordent à conserver le souvenir du désastre sans condamner ni les révoltés, ni les juifs négociant avec les Romains (la figure de Yohanan ben Zakkai est au centre du récit), ni les Romains eux-mêmes. La montée en puissance des rabbis au détriment des prêtres se retrouvent dans les traditions rabbiniques autour de la destruction du Temple, montre Étienne Nodet (p. 236-248), qui insiste sur le fait que la vie du Temple n'a pas repris après 70 selon les rabbis, alors que les milieux sacerdotaux n'abandonnent pas cet espoir. D'ailleurs toute activité a-t-elle réellement cessé au Temple ? La classe sacerdotale n'a pas disparu corps et biens dans la tourmente, et Josèphe, quelques auteurs païens (Tacite, Plutarque, Juvénal), ainsi que des auteurs chrétiens de Justin Martyr à Eusèbe en parlent encore au présent. Nodet fait donc l'hypothèse qu'une certaine activité ait pu se maintenir, dans un Temple qui n'a pas tout entier brûlé. Ce n'est qu'après la seconde révolte que cesse toute vie religieuse sur un espace désormais voué aux dieux de la *colonia Aelia Capitolina*. Anthony Giambrone (p. 249-275) clôt le cycle de conférences en scrutant les traditions bibliques dont se nourrissent juifs et chrétiens après la disparition du Temple, et dont ils peuvent tirer argument pour trouver la cause du désastre. Dans une langue souvent compliquée, il montre comment les chrétiens recyclent les textes bibliques, par exemple l'accusation de meurtre des prophètes, pour élargir le champ des responsabilités juives (et leur juste punition), coupables de la mort du Messie, mais aussi de ses envoyés et de ses fidèles. L'ouvrage se termine par une longue intervention de Steve Mason (p. 277-312) constituée de deux parties distinctes, d'une part les raisons et les objectifs de son propre livre, puisqu'il est l'occasion de ce colloque, et d'autre part des réponses aux intervenants. La première partie intéressera les archéologues de la pensée mais ne peut se lire et se comprendre sans lire le livre lui-même. La seconde partie est relativement décevante ; d'abord parce que sur les seize communications présentées, seules huit sont commentées par Steve Mason et, surtout, sur ces huit, trois n'ont pas été reprises dans le volume. Autant dire que l'on lit des réponses sans savoir au juste quelle est la question posée ; mais, avouons-le, on devine l'essentiel des désaccords possibles en lisant les réponses faites à Mordechai Aviam sur la Galilée ou à Donald Ariel sur le monnayage de guerre, dont on regrette tout de même l'absence dans le volume. Pour les autres, rien dans les réponses de Mason n'ébranle la solidité des arguments avancés par ceux qui ont le plus

clairement contredit ses thèses. On peut en donner un exemple avec la (courte) réponse à Benny Arubas et Haim Goldfus : on ne peut s'abriter derrière le fait qu'on n'est ni archéologue, ni géologue pour soi-disant tenir la balance égale entre ceux qui adhèrent aux conclusions sur l'inachèvement de la rampe de Masada (et en tiennent compte) et ceux qui, contrairement à ce que semble dire Mason, reconnaissent aussi la validité de ces travaux mais ne peuvent se résoudre à en tenir compte. Ces quelques remarques ne doivent pas détourner, bien au contraire, d'un livre riche, dont chaque contribution apporte du neuf sur des questions de grand intérêt pour mieux comprendre cette « Guerre Judéenne », conflit majeur dans l'histoire du judaïsme même si pour quelques-uns, jadis ou maintenant, ce ne fut qu'une opération de police surdimensionnée.

Maurice SARTRE

Michael SOMMER (Ed.), *Inter duo Imperia. Palmyra between East and West*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020. 1 vol. relié, 167 p., 15 fig. n./b. (ORIENTS ET OCCIDENTS, 31). Prix : 40 €. ISBN 978-3-515-12774-5.

L'ouvrage dont il est question ici, issu d'un colloque tenu en 2018, a pour ambition de réévaluer la place de Palmyre entre l'Orient et l'Occident, en posant une nouvelle fois la question du caractère unique de la cité et de son évolution de la fin de l'époque hellénistique à l'époque de Zénobie. Un chapitre final, œuvre d'un journaliste, spécialiste du Proche-Orient contemporain, vise à replacer le site moderne – et la Syrie – dans leur contexte comme enjeu des rivalités des puissances régionales et mondiales (mais curieusement ni de l'Iran, ni des monarchies du Golfe). Malgré l'intérêt des différentes contributions, le problème majeur que pose l'ouvrage est le fait que, à quelques exceptions près, après plusieurs années d'arrêt des travaux de terrain, la production scientifique a beaucoup consisté en « re-assessment » de données publiées avant le conflit, sans pouvoir mobiliser de nouveaux documents. En effet, si la destruction des monuments de Palmyre en 2015 a marqué les esprits et entraîné une floraison d'ouvrages de tout type et de qualité variée, en ce qui concerne les ouvrages « scientifiques », le filon éditorial a surtout été l'occasion de dresser des bilans de la recherche. Les vraies nouveautés sont alors venues plutôt de la publication de travaux anciens (prospection de la Palmyrène, *AC* 87 [2018], p. 670-672 ; sanctuaire d'Allat, *AC* 89 [2020], p. 352-355) ou de catalogues d'une documentation parfois très dispersée (« Palmyra Portrait Project », e.g. *AC* 87 [2018], p. 667-669). Dans le programme du colloque à l'origine de l'ouvrage dont il est question ici, trois communications plus archéologiques trouvaient leur place. Mais deux d'entre elles, sur les fouilles italiennes, sur l'art palmyrénien, n'apparaissent pas dans la publication. Elles auraient pourtant apporté une certaine variété, car une grande partie de l'argumentation de plusieurs des auteurs repose sur la trentaine d'inscriptions caravanières, pour lesquelles la bibliographie devient somme toute un peu répétitive. On reprochera aussi une certaine hâte dans la préparation du manuscrit, avec un nombre élevé de coquilles et quelques incohérences (le même article de Chr. Robin cité deux fois de manière différente dans la bibliographie, l'absence des cartes et tableaux annoncés p. 66 et 70). Dans le premier article, qui sert d'introduction programmatique (et porte le titre du livre *inter duo imperia*, une citation du fameux passage de Pline sur Palmyre, *HN* V, 88), l'éditeur du volume,